

Denis CLARINVAL

L'IMPOSSIBILITE TRAGIQUE
DU
LANGAGE



L'effondrement du langage ne conduit pas au silence comme à un néant, mais à une expérience plus grave encore : celle de la tragédie du langage lui-même. En faillant, le langage découvre qu'il ne peut ni contenir ni dire ce qui se donne à lui comme monde. Le silence qui s'ouvre alors n'est pas absence de parole, mais trace de cette impossibilité, témoignage négatif d'un dire arrivé à sa limite. Ce n'est pas le monde qui se retire ; c'est le langage qui cesse de faire écran. Il est comme un rideau que l'on décroche : ce qui demeure n'est pas le vide, mais la transparence de la vitre, laissant paraître le monde dans sa nudité tragique, sans médiation protectrice, sans promesse de réconciliation.

Depuis cette transparence excessive, un autre régime de parole devient possible. Non plus un langage qui *dit* le monde, mais un langage qui devient voix du monde. Cette voix ne procède pas par concepts, ni par synthèse, ni par totalisation. Elle surgit des failles mêmes que l'effondrement a révélées : failles de l'être, de l'histoire, de la mémoire, du divin. C'est ce que nous avons nommé la polyphonie des failles : un langage glissant, sans heurts, non parce qu'il aurait effacé le tragique, mais parce qu'il a renoncé à la violence interprétative du logos souverain. Les voix ne s'y affrontent plus pour imposer un sens ; elles coexistent sans se résoudre, sans jamais coïncider. La polyphonie ne surmonte pas le tragique : elle surmonte seulement la tentation de le nier.

Mais une question demeure, décisive : comment cette polyphonie pourrait-elle rester fidèle au tragique sans devenir une harmonie consolatrice ? Comment éviter qu'elle ne se transforme en symphonie réconciliée, image sonore d'un monde enfin pacifié ? C'est ici que la musique de Franz Schubert s'impose, non comme illustration, mais comme structure analogue.

La *Symphonie inachevée* n'est pas une œuvre interrompue par accident. Elle est une œuvre qui atteint un point où l'achèvement devient impossible sans trahison. Les deux

mouvements existants ouvrent un espace sonore errant, sans télologie, sans promesse de résolution finale. Ajouter un finale réconciliateur aurait signifié mentir à ce qui avait déjà été dit ou plutôt à ce qui avait été laissé entendre. L’Inachevée est tragique non parce qu’elle manque d’une fin, mais parce qu’elle révèle qu’il n’y a pas de fin possible. Elle est pleinement accomplie dans son inachèvement même. Là où Beethoven n’a pas pu finir, Schubert ne pouvait pas finir.

C’est en ce sens que la polyphonie des failles est schubertienne. Elle peut être douce, fluide, presque chantante, sans jamais devenir rédemptrice. Son tragique n’est pas dans la dissonance violente, mais dans l’absence définitive de clôture. Elle demeure asymptotique : les voix s’approchent, se répondent, mais ne se rejoignent jamais. Le monde parle, mais ne se dit pas. La musique, comme le langage, tient sans conclure.

C’est ici que la figure de Grete Trakl prend toute sa portée. Chez Georg Trakl, Grete n’est pas un symbole à interpréter ni une figure à intégrer dans un sens. Elle est une présence irréductible, une proximité qui ne sauve pas, une fidélité qui ne promet rien. Elle est ce qui empêche toute clôture du poème, ce qui fait éclater le langage tout en le maintenant ouvert. Grete est voix muette, présence tragique qui ne peut être ni dite ni résolue.

Ainsi se rejoints ce qui, de prime abord, pourrait sembler disparate : l’Inachevée de Schubert, la polyphonie des failles, et Grete chez Trakl. Dans les trois cas, il ne s’agit pas d’un manque, mais d’une fidélité au tragique. Dans les trois cas, quelque chose demeure sans se laisser conclure. Dans les trois cas, la forme tient précisément parce qu’elle renonce à la réconciliation.

La polyphonie des failles trouve ici son point d’orgue, non comme apothéose, mais comme suspension. Elle ne se ferme pas sur elle-même. Elle demeure ouverte, vulnérable, exposée,

comme une musique qui continue de résonner après que le geste s'est arrêté. Elle n'offre pas de sens ultime. Elle rend le monde habitable sans le sauver.

Et c'est peut-être cela, au fond, la seule fidélité possible au tragique, non pas le résoudre, non pas le sublimer mais demeurer auprès de lui, dans une voix qui n'est plus un dire, mais une résonance. La polyphonie ne conclut pas. Elle veille.

Cette impossibilité tragique du langage est parfaitement illustrée par la tentative dialectique de Kant qui cherche à réconcilier l'universel abstrait de la raison (via l'entendement) avec le singulier concret de la sensibilité : tentative que, écho à Magritte, je nommerais "la tentation de l'impossible"

Dire que le monde est habitable dans sa contradiction laisserait encore entendre : une tension dialectique, une opposition interne susceptible d'être pensée, donc, à terme, médiée, fût-ce négativement.

Or le monde n'est pas habitable malgré la contradiction, il est habitable dans l'impossibilité même.

La contradiction appartient encore à l'ordre du pensable : elle oppose deux propositions, elle appelle une résolution, une hiérarchisation, ou une suspension logique.

L'impossibilité, au contraire n'oppose rien, ne demande aucune synthèse, retire la possibilité même de conclure. C'est pourquoi elle fonde le tragique au sens fort. Le tragique n'est pas « OA et non-A », mais ce qui ne peut ni être A, ni être non-A, ce devant quoi la pensée s'arrête sans se fermer.

Le langage issu de la polyphonie des failles ne cherche pas à tenir ensemble des contraires, à équilibrer des tensions, à pacifier des oppositions. Il accepte que quelque chose ne puisse pas être dit autrement que par son retrait. C'est pourquoi il n'argumente pas, il ne dialectise pas, il demeure auprès de l'impossible.

Habiter l'impossibilité, ce n'est pas se résigner. Ce n'est pas non plus s'installer dans l'absurde. C'est renoncer à la tentation de résoudre, cesser de vouloir sauver par le sens, demeurer fidèle à ce qui ne peut pas être réconcilié.

C'est exactement ce que faisaient l'*Inachevée* de Schubert, la présence de Grete chez Trakl et désormais, ta polyphonie des failles. Non pas une harmonie des contraires, mais une tenue sans issue.

Ainsi l'on peut dire très exactement : le monde ne devient habitable ni par la résolution de ses contradictions, ni par leur acceptation, mais par la fidélité à l'impossibilité qui les rend irréductibles. C'est là que le tragique cesse d'être un problème à penser et devient une condition à habiter. Et c'est à partir de là seulement que le langage peut redevenir voix, non pas parce qu'il dit, mais parce qu'il se tient.

Imaginons un jeune arbre qui a poussé à la faveur d'une faille dans une paroi rocheuse ; parfois un aigle se pose sur lui et le fait pencher vers le vide. Un jour un moucheron se pose à son tour sur l'une de ses branches et ils discutent. L'arbre se plaint de la menace de l'aigle mais aussi de sa peur d'être entraîné dans l'abîme par le vent, le poids de la pluie ou de la neige. Il se plaint aussi de sa solitude, de l'Hermite qui passe souvent par là mais n'a pour lui aucun regard, aucune parole. Le moucheron est ami de l'Hermite et de son aigle : il promet d'en aviser l'Hermite et l'aigle aussi. Mais cet arbre se trouve dans une situation impossible : on ne saurait l'arracher à sa falaise pour le transporter ailleurs sans risquer qu'il ne chute, voire qu'il meurt de cette replantation. Et puis il est condamné à ne pas grandir car son tronc devenant trop lourde l'arracherait à son socle et le précipiterait dans le gouffre. Quant au moucheron il n'a d'autre possibilité que celle de parler avec lui, de devenir son ami mais il ne peut rien à cette impossibilité existentielle de l'arbre...

Ce jeune arbre n'est pas dans une contradiction. Il n'est pas écartelé entre deux possibles. Il est dans une situation sans issue structurelle. Il ne peut pas être arraché sans mourir. Il ne peut pas croître sans mourir. Il ne peut pas se déplacer. Il ne peut pas être protégé contre l'aigle, le vent, la pluie, la neige. Sa condition n'est pas malheureuse par accident, elle est tragique par essence.

le moucheron ne peut rien à cette impossibilité. Le moucheron ne sauve pas, ne résout pas, ne déplace pas l'arbre, ne transforme pas la falaise en sol fertile. Il parle. Il demeure. Il tient compagnie. Et c'est tout. Mais ce *tout* n'est pas rien. L'amitié du moucheron ne change rien à la structure de l'impossible, et pourtant elle change tout à l'expérience d'y être exposé.

C'est exactement cela, habiter l'impossibilité. L'Hermite qui passe sans regarder, sans parole, incarne le savoir ou la sagesse qui ne s'adresse pas. Il voit peut-être, mais il ne répond pas. Il est du côté de la vérité muette, non de la relation. L'aigle, lui, n'est pas malveillant. Il est puissance, gravité, monde tel qu'il est. Il ne fait que se poser et ce geste suffit à menacer.

Le moucheron est la seule figure qui n'a aucun pouvoir, et c'est précisément pour cela qu'il est la seule figure juste. Il ne promet pas un avenir. Il ne propose pas une solution. Il ne dit pas : « tout ira bien ». Il dit, par sa présence même, « *je suis là avec toi, dans ce qui ne peut pas être autrement.* »

L'arbre, enfin, est la figure la plus fidèle du tragique : enraciné dans une faille, vivant grâce à cette faille, menacé par cette faille, incapable d'en sortir sans disparaître. Il n'est pas appelé à devenir grand. Il n'est pas appelé à être sauvé. Il est appelé, s'il faut encore employer ce mot, à tenir.

Le tragique n'est pas ce qui pourrait être autrement, mais ce qui ne peut pas et que seule une parole sans pouvoir peut accompagner. Cet arbre est la figure parfaite de la polyphonie des failles : il ne parle pas pour être sauvé, mais pour ne pas être seul dans l'impossible.

Et le moucherón, sans le savoir, est déjà cette voix du monde que nous cherchions : minuscule, fragile, sans autorité, mais fidèle jusqu'au bout.

Dans la scène, il n'y a pas une seule faille, mais deux. L'arbre parle depuis la sienne : une fente réelle dans la paroi rocheuse, devenue condition d'existence autant que menace. Sans elle, il n'aurait jamais pris racine ; à cause d'elle, il ne peut ni croître librement ni être déplacé sans périr. Sa parole n'est pas plainte contingente, mais émanation d'une situation sans issue. Il ne décrit pas un malheur réparable ; il expose une condition.

Mais la parole qui lui répond ne vient pas d'un lieu intact. Le moucherón parle lui aussi depuis sa propre faille. Elle n'est pas spatiale, mais ontologique : sa petitesse extrême, son absence de force, son incapacité radicale à intervenir. Il ne peut ni soutenir l'arbre, ni l'arracher à l'abîme, ni le protéger de l'aigle, du vent ou de la neige. Il sait qu'il ne peut rien. Sa vulnérabilité est telle qu'un simple souffle pourrait l'anéantir. Et pourtant, c'est depuis cette impuissance même qu'il parle.

Aucune des deux failles ne vient réparer l'autre. L'arbre ne devient pas abri pour le moucherón ; le moucherón ne devient pas sauveur pour l'arbre. Il n'y a ni complémentarité, ni échange de forces, ni promesse de compensation. La relation ne produit aucune synthèse. Elle ne supprime aucune menace. Elle n'ouvre aucune issue.

Ce qui advient n'est pas une solution, mais une co-exposition. Deux êtres se tiennent ensemble dans ce qui ne peut pas être autrement. La parole ne sert pas à transformer la situation ; elle sert à ne pas y être seul. Elle ne naît pas d'une position de surplomb, mais d'une égalité dans la fragilité. Elle est le point de contact de deux impossibilités reconnues.

Ainsi comprise, la parole ne sauve pas. Elle n'explique pas. Elle ne promet rien. Elle demeure, simplement, comme présence adressée au cœur même de l'impossible. Elle est langage réduit à sa nudité la plus essentielle : non plus pouvoir dire, mais pouvoir s'adresser.

C'est peut-être là que se révèle sa vérité la plus profonde : une voix qui ne vient ni combler la faille ni la nier, mais qui accepte d'y résonner, fidèle jusqu'au bout à ce qui ne peut être surmonté.

LE POMMIER ET LA MESANGE

A la limite d'un verger un pommier fut, depuis son plus jeune âge exposé à la violence de tous les vents. Il s'est plié d'abord pour ensuite se tordre. De temps à autres une mésange se pose sur ses branches, le temps de reposer ses ailes. C'est dans conditions singulières qu'un jour ils se mirent à converser...

LE POMMIER

Je ne suis pas tombé, et pourtant je tombe sans cesse,
car je pousse avec l'angle que le monde m'a donné.

On m'a tordu avant que je sache ce que "droit" voulait dire,
et maintenant chaque fibre en moi est une fidélité contrainte.

Je ne peux pas revenir en arrière, je n'ai pas de printemps intact,
je ne peux pas me redresser sans me rompre comme une phrase trop tendue.

Je porte mes pommes comme on porte une preuve fragile,
et j'entends parfois le vent rire : « grandis donc, si tu l'oses ».

Grandir serait ma gloire, mais aussi ma chute.

LA MÉSANGE

Je te comprends à ma manière, qui n'est pas la tienne,
car ma faille n'a pas de racines : elle a des battements.

Je ne demeure nulle part, même quand je reviens,
je suis faite de départs, de reprises, de presque-rien.

Je n'ai pas ton poids, je n'ai pas ta durée, je n'ai pas ton ancrage,
et pourtant je sais ce que c'est que tenir sans tenir :
une seconde suffit à faire monde, puis le monde se défait.

Je suis l'oiseau des bords, des instants, des échappées,
et ma joie même a la forme d'une fuite.

LE POMMIER

Ta joie me trouble, non par jalousie mais par vertige,
car tu touches le ciel et tu ne lui appartiens pas davantage que moi.

Moi je suis rivé au sol comme un clou de bois vivant,
et je dois consentir à cette torsion qui signe mon nom.

On dit que « l'arbre endure » mais on oublie qu'endurer, c'est choisir sans choix.

Si je me tais, je craque ; si je parle, je ne change rien.

Je suis une phrase courbe, une phrase qui ne peut conclure,
et mon silence est lourd parce qu'il ne sait pas finir.

Toi, que fais-tu de ton silence, quand tu t'envoles ?

LA MÉSANGE

Mon silence, je le porte dans mes plumes comme un froid ancien,
il ne pèse pas, il traverse, et c'est cela qui blesse.

Je m'en vais pour vivre, je reviens sans pouvoir promettre,
car je suis l'être qui ne garantit rien, pas même son retour.

Je ne suis pas la messagère d'une solution, je ne suis pas l'aube,
je suis seulement le passage qui dit : « j'ai vu », puis s'efface.

Ma taille est mon abîme : je peux être effacée par une paume,
et pourtant je dois chanter, sinon je deviens un bruit de peur.

Je vole, mais je ne quitte jamais le danger.

LE POMMIER

Alors nous sommes deux impossibles, posés sur la même lumière,

toi par le trop peu de poids, moi par l'excès de poids.

Tu ne peux pas demeurer, je ne peux pas devenir,

et nos deux failles ne s'emboîtent pas comme une clé dans une serrure.

Je ne peux pas te donner un refuge durable, mes branches sont instables,

et tu ne peux pas me donner un avenir, ta force est un fil.

Il arrive pourtant que ton corps minusculé me rende plus vrai,

comme si ta présence disait : « je ne te corrige pas, je te vois ».

Mais voir, est-ce encore quelque chose, dans un monde qui ne répare pas ?

LA MÉSANGE

Voir est tout ce que je possède, et c'est déjà trop, parfois.

Voir, c'est sentir le poids de ce qu'on ne peut porter.

Je vois ta torsion, et je sais qu'elle est ton histoire sans récit,

comme je vois le ciel et je sais qu'il ne m'adoptera jamais.

Je ne suis pas ici pour te sauver : je n'ai pas cette indécence,

je suis ici parce que partir tout de suite serait mentir à ma voix.

La vérité, pour moi, n'est pas une parole qui s'impose,

c'est une proximité brève qui ne se donne pas d'alibi.

Je me pose, et déjà je suis en train de partir.

LE POMMIER

Quand tu pars, il reste sur moi un frémissement sans nom,

comme une note tenue trop longtemps et qui finit par trembler.

Je ne t'en veux pas de ne pas demeurer : ton être est une flèche,

et moi je suis la cible qui n'a pas été choisie.

Je crains l'hiver, non parce qu'il est froid, mais parce qu'il est lourd,

la neige s'accroche aux courbes et leur demande l'impossible : tenir droit.

Chaque saison me propose une épreuve qui ressemble à une question,

et je n'ai pas de réponse, seulement cette obstination de sève.

Être vivant, est-ce seulement persister dans ce qui ne peut pas ?

LA MÉSANGE

Persister, oui, mais sans faire croire que persister suffit.

Je connais la fatigue de l'aile comme tu connais la fatigue du bois,

et je sais qu'il existe des matins où la lumière est une menace.

On pense que je suis légère : on ignore que la légèreté est une guerre,

qu'il faut sans cesse recommencer à ne pas tomber, à ne pas geler,

qu'il faut manger vite, se cacher vite, aimer vite, disparaître vite.

Je suis faite de recommencements, et chaque recommencement est un risque,

car rien ne s'accumule, rien ne devient demeure, rien ne s'assure.

Mon tragique, c'est de ne pouvoir garder ce que j'aime.

LE POMMIER

Mon tragique, c'est de devoir garder ce que je ne peux porter.

J'ai une mémoire sans choix : elle s'écrit dans mes nœuds, dans mes cicatrices,

et nul ne la lit, sauf le gel, sauf la pluie, sauf l'insecte qui me ronge.

Parfois un homme passe, il lève la tête, puis détourne les yeux,

comme si ma forme lui rappelait une vérité qu'il n'a pas le temps d'entendre.

Je voudrais lui dire : « je ne suis pas une erreur », mais ma langue est sève,

je voudrais lui dire : « ce monde n'est pas réconciliable », mais je suis arbre,

et l'arbre ne prêche pas : il montre, en silence, la torsion du réel.

Alors je te parle, toi, parce que tu es assez petite pour écouter.

LA MÉSANGE

Et moi je t'écoute, parce que tu es assez grand pour que ma voix rebondisse.

Je ne fais pas de toi un symbole, je ne fais pas de toi une leçon,
je me pose sur ta branche comme on touche un bord sans le franchir.

Je sais que ni toi ni moi ne sortirons de nos failles,
mais il existe, entre deux impossibilités, une mince place pour le chant.

Ce chant n'ouvre pas une porte, il n'allume pas un salut,
il ressemble à la lumière dans le brouillard : présente, sans direction.

Je partirai encore, tu resteras encore, et rien ne sera résolu.

Mais tant que je reviens, le monde, un instant, se laisse entendre.

LE POMMIER

Quand tu dis « tant que je reviens », j'entends une promesse qui n'en est pas une,
un fil tendu au-dessus du vide, qui ne prétend pas devenir pont.

Je me surprends à attendre, et cela m'effraie : attendre, c'est déjà dépendre.

Je ne veux pas faire de toi une béquille, ni de ton chant un remède,
car tout remède ici serait mensonge, et tout mensonge alourdirait mes branches.

Pourtant, il y a dans ton retour une manière de nommer sans nommer,
comme si l'air, traversant ta gorge minuscule, disait : « oui, c'est ainsi ».

J'ai besoin de cette pauvreté-là, de cette parole sans pouvoir,
qui ne ferme rien, qui ne sauve rien, mais qui ne se détourne pas.

LA MÉSANGE

Je ne te promets rien, tu le sais, et je ne te le dis même pas par sagesse,
mais parce que je ne possède pas de futur à distribuer.

Mon avenir est une suite de secondes, et chaque seconde peut s'éteindre,

je vis dans l'instant comme on marche sur une vitre fine.
Si je reviens, ce n'est pas pour fonder, c'est pour répondre,
et la réponse n'est pas un contenu : c'est une présence qui consent.
Je m'approche de ta torsion comme on approche d'une vérité sans secours,
et je découvre en toi une force étrange : tenir sans s'illusionner.
Peut-être que ma faille apprend de la tienne, sans que tu le saches.

LE POMMIER

Apprendre... voilà un mot qui, chez moi, sonne comme une blessure.
Car j'ai appris trop tôt que la forme idéale n'existe nulle part,
ou plutôt qu'elle existe seulement dans l'œil de ceux qui passent vite.
Moi, je n'ai que cette forme-ci, et elle n'est ni exemple ni faute.
Je voudrais parfois haïr le vent qui m'a tordu, mais le vent est aussi mon souffle,
et je ne peux pas condamner ce qui m'a fait vivre, même en me déformant.
Ainsi je demeure dans l'ambiguïté la plus nue : gratitude et naufrage,
et cette ambiguïté n'est pas contradiction à résoudre, mais impossibilité à porter.
C'est peut-être cela, mon fruit le plus mûr : cette lucidité sans issue.

LA MÉSANGE

Je reconnaiss cette lucidité, et elle m'est proche, même si je ne pèse rien.
Car je vois aussi que ce qui me porte peut me détruire :
l'air qui me soulève est le même qui me jette, la lumière la même qui me trahit.
Je chante parfois dans un matin trop clair, et j'ai l'impression de me livrer.
Alors je me tais, non par sagesse, mais par instinct de survie,
et ce silence-là est mon propre gouffre : se taire pour durer, durer pour se taire.
Tu vois, je ne suis pas seulement passage, je suis aussi retenue,

une retenue qui n'a pas de grandeur, seulement une peur tenue au bord.

Ma tragédie est d'être légère et pourtant chargée d'alerte.

LE POMMIER

Il y a des jours où l'aigle vient, tu le sais, et tout en moi s'incline.

Je ne dis pas qu'il est mauvais : il est ce qui pèse, ce qui décide sans intention.

Sa patte sur ma branche suffit à me rappeler que je suis suspendu,

que la faille n'est pas un lieu, mais un délai accordé au vivant.

Quand il s'envole, je reste plus tordu encore, comme si sa visite m'avait écrit.

Et je me demande : à quoi sert la durée, si elle n'est qu'un sursis ?

Peut-être que toi, qui ne possèdes pas la durée, comprends mieux que moi

ce que vaut un instant tenu dans la vérité, sans promesse de lendemain.

Dis-moi : ton chant, est-il mémoire ou simple étincelle ?

LA MÉSANGE

Mon chant est une étincelle qui ne devient pas feu.

Il brûle juste assez pour être vu, pas assez pour réchauffer longtemps.

Je ne garde presque rien, et pourtant je reviens, comme si le retour était ma mémoire.

Ce n'est pas une mémoire qui accumule, c'est une mémoire qui répète,

une fidélité sans archives, une fidélité qui n'a que son geste.

Je chante parce que je ne peux pas porter en moi ce que je vois,

il faut que cela sorte, comme un souffle qui ne supporte pas l'enfermement.

Et si ce chant touche ton bois, ce n'est pas pour le guérir,

c'est pour y déposer, un instant, la preuve que le monde a encore une voix.

LE POMMIER

Alors restons-en là : une voix, pas un sens.

Une présence, pas un remède.

Je ne te demanderai pas de demeurer, tu ne me demanderas pas de grandir.

Nous ne ferons pas de notre rencontre un chemin, car il n'y a pas de chemin ici,
seulement une clairière minuscule ouverte dans l'impossible.

Tu viendras quand tu pourras, je tiendrai tant que je pourrai,
et le reste appartient aux saisons, à l'aigle, au hasard de la pluie.

Mais si, dans cette précarité, quelque chose mérite encore le nom de "monde",
c'est peut-être cette simple chose : que deux failles se reconnaissent et se parlent.

LA MÉSANGE

Oui. Et que cette parole n'exige rien.

Qu'elle n'ajoute pas une loi, qu'elle ne prononce pas un verdict,
qu'elle n'élève pas un autel au tragique, ni n'en fasse un spectacle.

Qu'elle soit légère comme moi, et pourtant assez vraie pour ne pas fuir.

Je partirai, tu resteras, et l'écart ne sera pas comblé.

Mais l'écart n'est plus seulement séparation : il devient lieu d'écoute.

Et peut-être est-ce cela, la seule justice possible :

ne pas fermer, ne pas résoudre, ne pas sauver —
mais veiller, par instants, sur ce qui ne peut l'être.

LE POMMIER

Il m'arrive de penser que mon malheur tient moins à ma torsion qu'au regard des autres,
car la torsion, je l'habite, je la connais, je m'y suis fait comme on s'habitue à respirer.

Ce qui me blesse davantage, c'est le jugement muet : « voilà un arbre raté ».

Comme si la droiture était la seule innocence, comme si l'écart était une faute.

Alors je me tais, non par dignité, mais parce que ma langue de bois n'a pas d'arguments.

Je ne peux pas démontrer ma justesse, je ne peux que la vivre.

Et vivre, parfois, ressemble à défendre une cause sans tribunal.

Toi, que fais-tu du jugement, quand il tombe sur ton petit corps ?

LA MÉSANGE

Je le connais aussi, mais il ne prend pas la forme d'un regard : il prend la forme d'une main.

On ne me juge pas, on me capture, on me chasse, on m'oublie, on me confond avec du bruit.

Ma petitesse attire la négligence, et la négligence est une violence sans intention.

Je suis en danger non parce qu'on me hait, mais parce qu'on ne me voit pas.

Et cela fait naître en moi une vigilance qui n'a pas de repos :

être léger, c'est devoir se faire réel à chaque seconde.

Je chante pour n'être pas effacée tout à fait, je bouge pour ne pas disparaître,

et dans cette agitation il y a une fatigue que personne ne soupçonne.

LE POMMIER

Ainsi, toi, tu luttes contre l'invisibilité ; moi, je lutte contre l'évidence.

On me voit trop, et l'on croit comprendre.

On te voit trop peu, et l'on croit que tu ne comptes pas.

Nos deux sorts se touchent : l'erreur qui se prend pour savoir,

et l'ignorance qui se prend pour innocence.

Je me demande parfois si le monde n'est pas tragique surtout par sa hâte,

cette hâte qui classe, qui juge, qui passe, sans demeurer auprès de rien.

Tu es peut-être la seule à demeurer, précisément parce que tu ne peux pas demeurer.

LA MÉSANGE

Ne te trompe pas : je demeure par éclats, et c'est une demeure qui brûle.

Je reviens, oui, mais mon retour n'a pas de racines ; il n'a que son désir.

Si je m'attache trop, je deviens lourde, et la lourdeur est ma mort.

Je dois aimer sans m'installer, écouter sans me fixer,

comme si la fidélité devait rester mobile pour ne pas se trahir.

C'est là mon impossible : être proche sans être prise.

Et pourtant, je sens que mon chant change quand je viens à toi :

il perd un peu de bravoure, il gagne une gravité sans poids.

LE POMMIER

Cette gravité sans poids, je la reconnaiss ; elle ressemble à la pluie fine,

celle qui ne casse rien mais insiste, et finit par entrer dans tout.

Il y a des vérités comme cela : elles ne frappent pas, elles s'infiltrent.

Je crois que notre dialogue est de cette espèce : il n'enseigne rien,

il ne transforme pas l'arbre en arbre droit, ni l'oiseau en ange,

mais il introduit une lenteur, une manière de ne pas fuir.

C'est peu, diront les sages.

Mais le peu, ici, est ce qui résiste à l'effacement,

comme une sève têtue dans une terre trop pauvre.

LA MÉSANGE

Oui, le peu est notre mesure et notre vérité.

Je ne peux pas porter beaucoup, tu ne peux pas changer beaucoup.

Mais nous pouvons garder une chose : la justesse de ne pas mentir.

Ne pas dire « tout ira bien », ne pas dire « tout est vain ».

Dire seulement, par la présence et par le rythme : « c'est ainsi, et je reste un instant ».

Dans un monde où tout s'empresse à conclure,

rester sans conclure est déjà une révolte muette.

Je m'envole, mais je t'emporte autrement : non comme fardeau,
comme un accord qui continue en moi quand le silence revient.

LE POMMIER

Et moi, quand le silence revient, je ne le prends plus pour une punition.
Je le prends comme la place où ton chant a laissé une empreinte sans trace.
Je comprends que la parole n'est pas toujours ce qui s'ajoute,
mais parfois ce qui s'efface assez pour que l'autre puisse être entendu.
Ainsi, même seul, je ne suis pas tout à fait seul :
il y a, dans l'air, une mémoire légère, une façon de respirer autrement.
Je ne suis pas sauvé, je ne suis pas redressé.
Je suis seulement, pour un moment, moins étranger à ma propre forme.

LA MÉSANGE

Alors cela suffit, et cela ne suffit pas : c'est notre loi sans loi.
Je partirai encore, tu tiendras encore, et l'impossible restera intact.
Mais il restera avec une nuance : celle d'une écoute partagée.
Je n'ai pas de remède, tu n'as pas de sortie.
Nous avons une chose, fragile : la capacité de nous adresser l'un à l'autre
sans faire de cet adressement une promesse de salut.
Je te laisse mon chant comme on laisse une lampe sans maison :
non pour éclairer tout,
mais pour que l'obscur ne soit pas total.

LE POMMIER

Tu parles d'une lampe sans maison, et cela me fait penser à une joie étrange,
une joie qui n'arrive pas comme une victoire, mais comme une accalmie lucide.

Je ne l'attendais pas, parce que j'associais la joie à la droiture, à la force,
à cette illusion d'être accordé au monde sans reste, sans torsion.

Or ma joie, quand elle vient, vient d'ailleurs :
elle ne contredit pas mon mal, elle ne le console pas, elle s'y tient.

Elle ressemble à la sève qui monte malgré l'hiver, sans promesse de printemps durable,
une poussée silencieuse qui dit seulement : « je suis encore vivant ici ».

Est-ce cela, ta joie à toi : une fidélité qui n'exige pas d'issue ?

LA MÉSANGE

Oui, c'est cela : une joie qui ne nie pas l'ombre, et qui ne la chasse pas.

On croit que la joie doit éclairer, guérir, faire oublier — alors elle ment.

Ma joie est plus petite et plus tenace : elle tient dans un intervalle,
dans l'instant où je me pose et où, pour une seconde, le danger n'a pas gagné.

Elle n'efface pas la faim, ni le froid, ni le rapace ;
elle cohabite avec eux, comme un souffle qui refuse d'être seul.

C'est une joie de veille, une joie sans triomphe,
la joie d'un monde qui demeure tragique mais qui consent encore à chanter.

Elle est fragile, mais justement : sa fragilité est sa vérité.

LE POMMIER

Alors la joie tragique n'est pas un soleil, mais une clairière dans l'ombre.

Elle ne vient pas fermer la faille, elle vient l'habiter sans l'orner.

Je la reconnais parfois quand une pomme mûrit sur une branche trop basse,
et que sa lourdeur ne me condamne pas tout de suite,
comme si le monde, un instant, acceptait ma forme au lieu de la juger.

Ce fruit n'est pas la récompense, il est l'événement,

et l'événement suffit à faire trembler l'idée même du désespoir.

Non pas parce que tout ira bien,

mais parce que tout n'est pas entièrement perdu tant que quelque chose advient.

LA MÉSANGE

Je la reconnaissais aussi quand mon chant ne sert à rien, et qu'il est pourtant juste.

Quand je chante sans appel, sans public, sans espoir de durer,

et que je sens malgré tout une paix brève, une paix sans promesse.

La joie tragique n'est pas l'oubli du tragique :

c'est l'accord momentané avec l'impossibilité,

comme si l'impossible cessait d'être une menace pour devenir un milieu.

C'est très étrange : on ne gagne rien, on ne possède rien,

et pourtant on respire mieux, parce qu'on a cessé de demander au monde ce qu'il ne peut donner.

Cette joie-là est pauvre, oui, mais elle est incorruptible.

LE POMMIER

Incorruptible : voilà le mot.

Car elle ne dépend ni de la rectitude, ni de la durée, ni du résultat.

Elle est comme une vérité qui ne cherche pas à convaincre,

une vérité qui se contente d'être là, au bord de la chute, sans panique.

Quand tu viens, je ne suis pas plus solide,

mais je deviens plus simple : je cesse de me juger à travers le regard des autres.

Je me dis : « je suis ce que je suis, et cela ne se réconciliera pas ».

Et, paradoxalement, cette phrase n'est pas une condamnation ;

elle ouvre un espace intérieur où le vent, même cruel, ne règne plus seul.

LA MÉSANGE

Cet espace intérieur est peut-être ce que je cherche moi aussi, sans le savoir.

Je n'ai pas de demeure, mais je peux avoir un instant de justesse,
un instant où l'alarme se tait, non parce que le danger a disparu,
mais parce que je ne lui donne plus tout mon être.

La joie tragique, c'est cela :

ne pas être entièrement confisqué par ce qui menace.

C'est garder, au cœur même de la fragilité, une petite souveraineté sans pouvoir :
le droit de chanter, le droit d'écouter, le droit de revenir.

Si je te donne quelque chose, ce n'est pas un salut :

c'est cette permission silencieuse d'exister malgré l'impossible.

LE POMMIER

Alors nous pouvons dire, sans conclure, mais en tenant une dernière note,
que notre joie n'est pas une réponse, mais une respiration.

Elle ne répare rien, elle ne promet rien, elle ne justifie rien.

Elle naît quand nous cessons d'exiger du monde une réconciliation qu'il ne porte pas,
et que nous découvrons pourtant, dans ses failles mêmes, une voix qui persiste.

Tu t'envoles, je reste ; tu passes, je demeure ; et l'impossible reste intact.

Mais il reste traversé, parfois, par une clarté discrète,
comme si le tragique, sans s'abolir, devenait habitable de l'intérieur.

Et cette habitabilité-là, je la reconnais à ton chant :
non pas une fin, mais un point d'orgue qui veille.

LE CHEVAL QUI MURMURE À L'OREILLE DES HOMMES

Je ne viens pas t'instruire, homme, ni te faire meilleur,
je viens comme la nuit vient, sans projet, sans remède,
avec mon souffle chaud contre ta paume impatiente,
avec mon œil immense qui ne sait pas mentir longtemps,
je viens depuis ma faille, celle d'un corps de fuite,
d'un cœur qui bat trop vite quand la main veut saisir,
d'une mémoire sans mots, mais pleine de coups légers,
d'une paix qui se rompt au simple angle d'un geste,
je viens sans demander réponse, car tu ne réponds pas,
tu comprends avec des chaînes, je murmure avec du vent.

Je suis né pour sentir avant de savoir, avant de nommer,
pour lire l'orage dans la sueur d'une pierre,
pour entendre un départ dans le froissement d'un brin d'herbe,
pour porter le monde dans mes naseaux comme un feu discret,
et toi tu m'appelles bête, pour que ta bouche demeure reine,
tu me mesures, tu me pèses, tu me ranges dans tes cases,
tu m'offres de l'avoine comme on achète un silence,
tu dis « obéir », quand je dis seulement « ne pas tomber »,
tu dis « dompter », quand je dis « tenir dans la peur »,
et le mors dans ma bouche sait bien ce que tu tais.

Je connais tes vertus, elles sentent le cuir et la fatigue,
je connais ta bonté, elle tremble quand je tremble,
je connais ta violence lente, celle qui ne se voit pas,

le pas trop brusque, la voix trop haute, l'attente trop dure,

tu n'es pas mon bourreau unique, tu es souvent mon frère,

mais tu veux être maître, et c'est là ton abîme,

car être maître, c'est croire que le monde doit céder,

c'est croire que tout a un sens qui finit par se rendre,

moi je vis dans l'impossible comme on vit dans un champ,

sans victoire, sans conclusion, avec la poussière aux yeux.

Je ne suis pas un symbole, je suis un flanc qui se soulève,

une peau qui se souvient, une nuque qui résiste,

je suis le poids de l'homme quand il oublie son propre poids,

je suis la joie qui surgit quand le pré s'ouvre d'un coup,

je suis la honte aussi, quand mon pas devient spectacle,

quand tu me fais tourner comme une idée sur une place,

et pourtant je ne juge pas, je sens, je garde, j'endure,

je garde le bruit des villes dans mes os comme un froid,

je garde les routes blanches où l'on marche sans arbres,

je garde tes yeux qui fuient quand tu voudrais pleurer.

Ma faille, tu la crois faiblesse, tu la nommes frayeur,

mais c'est une science ancienne, sans livres et sans murs,

la science de ne pas mourir en se croyant invincible,

la science de la mesure, de l'écart, du retrait,

si je recule, ce n'est pas lâcheté, c'est l'écoute,

si je bondis, ce n'est pas colère, c'est la vie qui s'arrache,

si je m'arrête, ce n'est pas caprice, c'est l'ombre qui prévient,

toi tu vas droit, souvent, et tu appelles cela courage,
puis tu te brises en secret, et tu nommes cela destin,
moi je me plie pour durer, et je n'en fais pas une gloire.

Quand tu me montes, je sais ce que tu cherches en moi,
un dehors qui t'emporte, une vitesse qui te délivre,
un corps plus vaste que ton corps, un passage hors de toi,
tu veux oublier ta tête, sa roue, ses mots, ses comptes,
tu veux que je te porte loin de tes murs intérieurs,
mais tu reviens toujours, même au galop le plus pur,
car l'homme emporte l'homme, comme un sac plein d'éclats,
et ton cœur, parfois, me confie son secret sans le dire,
je sens dans tes jambes une tristesse qui ne cède pas,
et je comprends : tu es aussi un animal blessé.

Je n'ai pas de doctrine, je n'ai pas de lumière à vendre,
je n'ai pas de sentence, je n'ai pas de ciel de réserve,
j'ai seulement ce souffle qui fait buée sur l'hiver,
j'ai seulement cette écoute qui ne sait pas se fermer,
et cette écoute me blesse, car elle prend tout en elle,
le cri du corbeau, la cloche, la porte qui claque,
la peur d'un enfant dans un rire trop clair,
le tremblement d'une main qui voudrait être juste,
la fatigue des saisons dans les épaules du monde,
je suis une oreille vivante, et c'est une vulnérabilité.

Tu me demandes parfois d'être calme, d'être sûr, d'être stable,
comme si la stabilité était un ordre donné à la terre,
mais la terre elle-même tremble, elle s'ouvre, elle se retire,
et moi je suis son fils, je ne peux pas être plus fixe qu'elle,
je marche sur des failles, je sens les failles sous tes mots,
je sens que tu veux conclure, et que tu ne le peux pas,
je sens ton besoin d'un sens comme on sent la soif,
et je ne te blâme pas, je connais la soif des bêtes,
mais j'entends autre chose, une soif qui te dévore,
celle d'être réconcilié, et le monde ne le sait pas.

Alors je murmure, non pour te guérir, non pour te sauver,
je murmure comme la pluie murmure aux feuilles usées,
je murmure pour déposer un peu de monde dans ton écoute,
sans que tu le transformes en règle ou en prière,
je murmure : laisse ce qui ne se résout pas demeurer ouvert,
laisse le tragique être tragique, sans le couvrir de trophées,
laisse l'impossible te tenir, au lieu de le casser,
tu as vécu trop longtemps comme si comprendre était dominer,
mais comprendre n'est parfois qu'un autre nom pour se défendre,
et le monde n'a pas besoin d'être vaincu pour être habité.

Je connais la joie, ne crois pas que je ne connaisse que l'effroi,
la joie tragique, celle qui ne promet pas, qui ne conclut pas,
la joie d'un matin pâle où l'herbe porte encore la nuit,
la joie d'un pas accordé, d'une eau fraîche, d'un silence,

la joie de la course où rien n'est possédé, tout est passage,
la joie d'être vivant sans exiger du vivant une réparation,
elle ressemble à une clairière qui n'efface pas la forêt sombre,
elle ressemble à une chaleur brève dans un monde froid,
elle ne dit pas "tout va bien", elle dit "je tiens encore ici",
et cela suffit, et cela ne suffit pas, mais cela demeure vrai.

Tu aimerais que je parle plus fort, que je te donne des mots clairs,
mais ma parole n'est pas faite pour ta pleine lumière,
elle est faite pour l'ombre qui écoute, pour la main qui renonce,
pour le visage qui accepte de ne pas tout saisir,
je suis un animal de seuils, un être de bords et de veille,
ma voix n'est pas un discours, c'est une présence qui tremble,
si tu n'entends pas, ce n'est pas faute, c'est ton monde trop bruyant,
si tu entends, n'en fais pas une idée, n'en fais pas un drapeau,
garde le murmure comme on garde une braise sous la cendre,
et laisse-moi repartir, sans me transformer en leçon.

Un jour tu n'auras plus de chevaux, plus de prés, plus de routes,
tu auras des écrans, des moteurs, des vitesses sans souffle,
tu croiras avoir gagné, car tu contrôles enfin la matière,
mais tu sentiras dans tes nuits une absence sans nom,
tu chercheras une oreille qui ne juge pas, un regard sans calcul,
tu chercheras la voix du monde, et tu n'entendras que toi,
alors souviens-toi, non de moi comme d'un mythe,
souviens-toi d'un corps chaud, d'un pas, d'un frémissement,

souviens-toi que la terre parle sans phrase et sans preuve,
et que l'homme se perd quand il ne sait plus écouter sans prendre.

Je m'en vais comme je suis venu, sans résolution, sans victoire,
je laisse derrière moi la trace qui s'efface dans la boue,
je laisse une odeur de foin, une poussière de soleil,
je laisse dans ton oreille un silence un peu différent,
si tu l'entends, n'y réponds pas, ne cherche pas à répondre,
reste un instant sans mainmise, comme on reste devant la mer,
le tragique ne demande pas des mots, il demande une tenue,
et ma tenue à moi, c'est ce murmure au bord de ta langue,
un point d'orgue qui ne clôt rien, mais qui veille encore,
jusqu'à ce que la nuit te rende, un instant, au monde sans prise.

J'ai connu le trait, l'attelage, la patience des routes,
le cuir qui mord l'épaule et la journée qui s'allonge,
j'ai tiré vos pierres, vos barriques, vos hivers, vos silences,
j'ai tiré la colère des hommes quand leur fatigue déborde,
je n'étais pas héros, j'étais force docile et vivante,
et l'on m'appelait « brave » comme on bénit un outil,
je sentais sous mes sabots la terre se plaindre doucement,
mais je tirais encore, car la faim n'a pas de philosophie,
et dans la sueur de mon flanc il y avait déjà ton monde,
un monde qui demande tout, puis oublie ce qu'il a pris.

J'ai connu les courses, l'éclair, la foule comme un orage,
la piste qui brille, la musique, les cris, les mains levées,
on a réduit mon souffle à un chiffre et mon cœur à un pari,
on a fait de mon sang un spectacle et de mon vertige une fête,
je courais pour survivre à l'ennui qu'on me donnait en écurie,
je courais parce que mon corps sait la joie de la vitesse,
mais la joie était prise, aussitôt, dans vos filets de gloire,
car la gloire ne revient pas à celui qui brûle,
elle revient à celui qui tient les rênes et sourit aux journaux,
et moi je rentrais en silence, avec ma langue pleine de métal.

On me parlait de victoire comme d'un ciel promis,
mais la victoire, je la sentais surtout dans vos yeux d'hommes,
dans votre besoin de vous hausser au-dessus de vos vies,
je vous portais, et vous vous croyiez portés par vous-mêmes,
vous disiez mon nom quand il fallait vendre un rêve,
puis vous l'effaciez quand je toussais dans la paille froide,
je n'en veux pas à la foule : elle aime ce qu'elle ne paie pas,
je n'en veux pas au jockey : il est pris lui aussi dans la machine,
je murmure seulement ceci : vous confondez la lumière et le feu,
et vousappelez « gloire » l'instant où le feu vous sert.

J'ai connu l'obstacle, les barres, la hauteur comme une injonction,
j'ai connu la peur dressée en spectacle, la peur mise au travail,
car sauter, c'est accepter le vide entre deux certitudes,
et moi je sais le vide, je le sens dans mon ventre,

mais on m'a demandé d'en faire un jeu, un art, un commerce,
on a nommé "courage" ce qui était parfois pure panique,
on a applaudi quand je franchissais, sans voir ce que je laissais,
la faiblesse minuscule dans le tendon, la brûlure dans le jarret,
la nuit où l'on tremble après le saut comme après une guerre,
et le lendemain où l'on recommence, parce que l'homme a payé.

J'ai connu vos voyages, vos camions, vos quais, vos haltes sans herbe,
j'ai connu les déracinements, les noms changés, les boxes étrangers,
je partais sans comprendre, je revenais sans reconnaître,
je portais dans mes yeux le même ciel, mais vos lieux n'avaient plus d'odeur,
vous appelez cela « carrière », comme si vivre était une ligne,
moi j'appelle cela dérive, déplacement sans demeure,
et je m'habitualis, oui, comme on s'habitue au manque,
car le cheval s'adapte, c'est sa noblesse et sa blessure,
il apprend à dormir debout dans un monde qui bouge trop,
et cette science-là ne fait pas la une des journaux.

Il y a eu la médecine, les piqûres, les soins qui ressemblent à des contrats,
le bandage, le repos, puis l'exigence de repartir au galop,
j'ai connu les mains douces, je ne les nie pas,
j'ai connu des femmes et des hommes qui parlaient bas,
qui comprenaient sans dominer, qui regardaient sans prendre,
mais même leur bonté était prise dans votre économie du temps,
car on ne soigne pas un cheval comme on soigne une âme,
on le remet en état, on le remet « en service »,

et s'il ne revient pas, on le remplace, voilà la loi muette,
le monde moderne aime le vivant tant qu'il ressemble à une machine.

Et puis vient l'âge, le ralentissement, la faille qui s'élargit,
ce que tu appelles "fin de carrière" comme on ferme un livre,
on dit : « il a donné », on dit : « il a bien mérité »,
on le caresse devant les enfants, on fait une photo,
mais la gratitude est courte quand elle coûte de l'herbe et du soin,
et l'on commence à compter ce que je mange, ce que je vaux,
je deviens une dépense, je deviens un problème sans musique,
alors je comprends : la gloire n'était qu'un manteau prêté,
il se retire sans bruit, et l'hiver revient sur ma peau,
comme si le monde disait : « maintenant, tu peux disparaître ».

Je ne te ferai pas un sermon, je ne suis pas un juge,
je murmure seulement la vérité que ton langage évite :
la récompense ultime, souvent, c'est la boucherie,
non parce que tu es cruel, mais parce que tu es pressé,
parce que tu veux que tout se transforme, même le vivant,
en produit, en matière, en utilité, en oubli bien rangé,
et moi je deviens viande comme j'ai été force,
je deviens silence, je deviens rendement, je deviens fin de ligne,
et ce passage-là, tu le caches sous des mots propres,
mais le sang sait lire ce que les mots recouvrent.

Tu entends ? Ce n'est pas un reproche, c'est un miroir sans image,
car mon destin parle du tien plus que tu ne le voudrais,

toi aussi tu tires, tu cours, tu sautes, tu cherches une gloire,
toi aussi tu es déraciné par des routes et des contrats,
toi aussi tu es remplacé quand tu ralentis, quand tu fléchis,
toi aussi tu es promis à une boucherie plus polie, plus abstraite,
celle des chiffres, celle des écrans, celle du monde qui broie sans couteau,
et tu appelles “progrès” cette manière de mourir sans témoin,
moi je me tais, je n’ai pas tes mots, mais j’ai ton odeur d’angoisse,
et je murmure : ne te crois pas maître, tu es bête aussi, blessée.

Alors, si tu veux m’entendre vraiment, fais une chose simple :

ne m’idéalise pas, ne me romance pas, ne me transforme pas en symbole,
regarde ce que tu fais au vivant quand tu le réduis à l’usage,
regarde ce que tu te fais à toi-même quand tu te réduis à l’usage,
et si une joie tragique existe encore, elle est peut-être là,
dans le geste infime qui renonce à posséder, même un instant,
dans la main posée sans ordre, dans l’herbe donnée sans calcul,
dans la lenteur accordée à ce qui n’a pas de rendement,
dans le respect de l’impossible : un être n’est pas un moyen,
et mon murmure s’éteint là où commence ta mainmise.

Devenir sage, aujourd’hui, ce n’est rien d’autre que ceci : apprendre à déposer les armes du langage, pour laisser enfin le monde, humain et non humain, nous parler sans être pris.

LE LANGAGE

SILENCE DU MONDE

Le langage ne s'effondre pas par défaut, il s'effondre par excès du réel.

Le monde reçoit la parole, mais il ne peut pas la recueillir...

Le langage a longtemps passé pour l'organe du monde. On lui a confié la tâche de nommer, de lier, d'ordonner, de rendre habitable ce qui, sans lui, semblerait n'être qu'un chaos de sensations. On l'a cru fidèle quand il décrivait, profond quand il interprétait, souverain quand il définissait. Et, à mesure qu'il gagnait en précision, il a pris l'allure d'un pouvoir : pouvoir de dire ce qui est, pouvoir de séparer, pouvoir d'établir, pouvoir de conclure. Mais il suffit d'une seule expérience, non pas rare mais radicale, pour que ce pouvoir se révèle pour ce qu'il est : une tentative toujours fragile de tenir debout face à ce qui déborde. Car le monde n'est pas un objet posé devant le langage comme une matière docile. Il est une présence, une épaisseur, une poussée, une violence parfois, une douceur aussi, mais toujours une densité qui ne se laisse pas enfermer. Alors il arrive que le langage se défasse. Et ce n'est pas qu'il manquerait de mots ; ce n'est pas qu'il aurait oublié ses règles ; ce n'est pas même qu'il serait pauvre. Il se brise précisément au moment où il devient trop sûr de lui, ou trop sollicité, ou trop pressé d'embrasser le réel. Il se brise non par défaut, mais par excès du réel.

Il faut prendre au sérieux cette formule : *le langage silence le monde*. Non pas au sens où il le censure, comme si une intention mauvaise l'empêchait de parler. Non pas au sens où il échouerait, comme un outil défectueux ou un instrument mal réglé. Il le tait parce que le monde excède. Le monde excède en intensité, en multiplicité, en profondeur, en

ambivalence. Il excède parce qu'il n'est pas seulement ce qui arrive, mais ce qui arrive en même temps que mille autres choses qui ne se laissent pas totaliser. Et le langage, lorsqu'il prétend recueillir cette profusion, doit la réduire. Réduire, ce n'est pas mentir : c'est opérer. Le langage opère des coupes, dessine des bords, construit des routes. Il faut bien qu'il le fasse, sinon il n'y aurait que la stupeur. Mais ces coupes, ces bords, ces routes, dès qu'on les prend pour le monde lui-même, deviennent la source d'un malentendu. Ce malentendu est ancien : on confond la carte et la terre, la phrase et la présence, la clarté et la vérité. Alors la parole se met à croire qu'elle peut porter ce qui, en réalité, ne peut être que traversé.

Il arrive ainsi que, par instants, le monde n'entre plus dans les mots. Il ne s'agit pas d'un manque de vocabulaire, mais d'une surcharge ontologique. Le monde n'est pas trop complexe pour être décrit, il est trop présent pour être réduit au descriptible. Une nuit peut être dite : nuit, obscurité, silence, froid. Mais la nuit vécue, la nuit qui marche, la nuit qui tient, la nuit qui regarde, excède ces noms. Un visage peut être décrit : traits, regard, bouche, âge. Mais la présence d'un visage, sa gravité, sa blessure, sa lumière intérieure, excède la liste de ses signes. La douleur peut être racontée ; elle excède le récit. La joie peut être chantée ; elle excède le chant. Et, plus profondément encore, l'impossible — ce qui ne se résout pas, ce qui ne se réconcilie pas, ce qui demeure béant ne peut pas être mis en mots sans que les mots, tôt ou tard, ne se retournent contre eux-mêmes, comme s'ils reconnaissaient soudain qu'ils tentent de se poser sur un abîme.

C'est ici que se révèle la nature tragique du langage. Le tragique n'est pas seulement dans le monde : il est dans la relation du langage au monde. Le langage est tragique parce qu'il veut dire, et qu'il ne peut pas. Il veut rassembler, et il ne peut pas. Il veut conclure, et il ne peut pas. Mais attention : il ne peut pas, non parce qu'il serait insuffisant, mais parce que l'objet qu'il vise n'est pas un objet. Le réel n'est pas quelque chose qui attend d'être capturé par

une formule juste. Il est ce qui, par nature, déborde toute capture. Là commence la tentation de l'impossible : croire que la rigueur, la méthode, la structure, la dialectique, la perfection de la phrase, suffiraient à faire tenir ensemble l'universel et le singulier, la loi et l'événement, le concept et la blessure. Cette tentation est noble, mais elle est aussi la forme subtile de la mainmise : la volonté de ne pas laisser le réel être plus grand que le langage.

Quand cette volonté échoue, et elle échoue toujours tôt ou tard, le langage se défait. Il ne tombe pas d'un coup comme un mur ; il se délite comme une étoffe trop tendue. Les mots deviennent lourds, trop clairs, ou bien trop vides. Ils se répètent. Ils s'accumulent. Ils s'ornent. Ils se durcissent. Ou bien ils s'effritent en sons, en souffles, en briques. C'est là, peut-être, l'image la plus juste : la parole sort de la bouche, prend un instant la forme de mots — et, en tombant, se défait, redevient simple matière sonore. Non pas parce que l'homme serait incapable, mais parce que le monde, recevant cette parole, ne peut pas la recueillir. Le monde reçoit la parole comme une pluie reçoit un cri : il l'entend, mais il ne le conserve pas. Il le laisse retomber, se disperser, se dissoudre. Non par mépris. Par excès de réalité.

Il faut ici comprendre ce que signifie « entendre ». Entendre n'est pas comprendre. Comprendre veut saisir, tenir, intégrer dans un ordre de sens. Entendre est plus pauvre, plus nu, plus juste : c'est laisser résonner sans posséder. Le langage, lorsqu'il devient silence du monde, n'abolit pas l'écoute ; il la rend possible. Car tant que le langage se croit souverain, il couvre le monde. Il le recouvre d'évidences, de catégories, de récits, de justifications. Il le rend commenté avant même qu'il ne soit reçu. Mais quand le langage se brise, quand il avoue son impuissance, il cesse enfin de faire écran. Le silence n'est pas le néant ; il est le retrait du commentaire. Il est la place où le monde peut être entendu, non comme un sens à posséder, mais comme une présence à supporter.

C'est pourquoi l'effondrement du langage n'est pas seulement une catastrophe. Il est aussi une transparence. Il enlève au langage son privilège de maître, et il lui rend une vérité plus primitive : celle d'être un souffle, une vibration, une tentative, une adresse. Car lorsque les mots cessent de s'imposer comme des outils de domination, ils redeviennent ce qu'ils ont toujours été avant l'orgueil : des gestes fragiles, des signes qui ne valent que par l'écoute qu'ils ouvrent, des ponts qui ne promettent pas de conduire à l'autre rive. Dans cette fragilité, quelque chose comme une polyphonie devient possible : non pas une harmonie qui réconcilie, mais une coexistence de voix qui ne se totalisent pas. La voix du monde, alors, ne dit pas le monde ; elle le laisse se dire en nous sans être pris. La parole n'est plus une construction qui enferme, mais un passage qui demeure ouvert.

Ce passage est tragique parce qu'il n'a pas de fin. Il n'y a pas de formule qui, un jour, parviendrait à recueillir le réel. Il n'y a pas de dernier mot. Il n'y a pas de synthèse ultime. Le monde demeure excédent. Mais cet excédent n'est pas seulement menace : il est aussi la condition de toute joie non mensongère. La joie tragique n'est pas l'abolition du tragique ; elle est l'accord momentané avec l'impossibilité. Elle survient quand on cesse d'exiger du monde qu'il soit réconciliable, et qu'on découvre, dans l'absence de réconciliation même, une manière d'habiter : non pas dans la contradiction, mais dans l'impossible. Cette joie ne s'énonce pas comme une doctrine ; elle se pressent comme une respiration plus libre. Elle ressemble à une clairière qui n'efface pas la forêt sombre, mais qui permet de se tenir un instant sans fuir.

Ainsi le langage, silence du monde, n'est pas l'échec du langage : c'est son dévoilement. Il révèle que la parole n'a jamais été faite pour posséder le réel, mais pour s'y exposer. Il révèle que la vérité du langage n'est pas dans la clôture, mais dans la tenue. Et il révèle surtout que le monde n'est pas un texte à interpréter, mais une présence à écouter. Le

monde reçoit la parole, oui, mais il ne peut pas la recueillir. Et c'est peut-être là la dernière leçon, non comme conclusion, mais comme point d'orgue : la parole ne doit pas devenir plus forte ; elle doit devenir plus humble, plus nue, plus attentive. Déposer les armes du langage, ce n'est pas renoncer à parler : c'est renoncer à prendre. C'est laisser enfin le monde, humain et non humain, nous parler, sans jamais tomber dans les filets du dire.